Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 40

Artikel: Vendanges neuchâteloises
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-193840

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trente-unième année. N° 40. Samedi 7 octobre 1893.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT:
Suisse: un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
Etranger: un an . 7 fr. 20

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au magasin **Monnet**, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS datent du *1er janvier*, du *1er avril*, du *1er juillet* ou du *1er octobre.*

Nos grandes manœuvres au commencement du siècle. Un premier camp à Bière.

Nous lisons dans les *Etrennes helvétiennes* de 1823:

« La Diète ayant arrêté qu'il y aurait tous les deux ans un camp d'exercice, composé des troupes de quelques cantons voisins, en proportion de leur contingent fixé par le Pacte fédéral, au mois d'août dernier, il y a eu une réunion d'environ 2500 hommes des cantons de Fribourg, Vaud, Valais, Neuchâtel et Genève, qui ont campé dans une vaste plaine, voisine du village vaudois de Bière, au pied du mont Jura.

» Les troupes fédérales y ont manœuvré sous le commandement de M. le colonel de Sonnenberg, de Lucerne, et se sont distinguées autant par leur bonne discipline que par l'esprit de concorde helvétique dont elles étaient animées, et qui est du plus heureux augure pour l'avenir.

» C'est une très ancienne coutume nationale, quand un corps de troupes composé de contingents de plusieurs cantons se réunit soit dans un camp, soit dans une garnison, que chaque contingent ait son chant militaire, dont il existe d'intéressantes collections dans les bibliothèques des amateurs. Les *Etrennes nationales* ont cru devoir publier cette année celui des Vaudois et celui des Valaisans, au camp fédéral de Bière. »

* * *

La place ne nous permettant pas de reproduire les deux chansons militaires dont il est ici question, nous donnerons seulement quelques couplets de celle des soldats vaudois, qui ne manque pas d'originalité:

Successeurs et rivaux de nos bardes antiques,
Par de mâles accords chantons ces jours heureux,
Où sur le sol vaudois les drapeaux helvétiques
Guident de cinq cantons les soldats valeureux.
Des Alpes au Jura, qu'un même cri s'élève
Pour proclamer au loin notre fraternité!
Et que tous les échos, du Simplon au Salève,
Répètent après nous: Patrie et liberté!

Bruyants organes de la joie,
Pour chacun des nobles cantons,
Dont la bannière se déploie,
Battez tambours, sonnez clairons!

* * *

Soyez les bienvenus, généreux frères d'armes,
Des bords de la Sarine, accourus dans nos rangs!
Fribourg, de ses périls, de ses longues alarmes,
Garde un beau souvenir qui fait honte aux tyrans.
Il aime à rappeler qu'après bien des tempêtes,
Sa valeur lui conquit le droit d'être canton,
Quand ses enfants vainqueurs unirent sur leur tête
Les palmes de Morat et celles de Grandson.

Bruyants organes de la joie,
Etc.

* * *

Courageux montagnards dont les lourdes épées,
Du sang des agresseurs fumèrent fréquemment,
Vous descendez vers nous des cimes escarpées
D'où le Rhône écumeux vient grossir le Léman.
Avec la bonne foi de la vieille Helvétie,
Vaudois, serrons la main des braves du Valais,
Assurés qu'en servant la commune patrie,
Notre intime union ne périra jamais.

Bruyants organes de la joie,
Etc.

Puis suivent des couplets à l'adresse des confédérés de Genève et de Neuchâtel. On y rappelle entre autres que les Neuchâtelois ont marché sous les drapeaux suisses dans toutes les expéditions des cantons, aux XVme et XVIme siècles. Et à propos de ce fait, on lit immédiatement après la chanson cette curieuse note:

Au mémorable combat de St-Jaques, en 1444, était un détachement de cinquante Neuchâtelois, commandés par le chevalier Albert de Tissot: tous y périrent à la réserve d'un seul, lequel à son retour, dit la chronique du chapitre de Neuchâtel, *a esté moult honni et rejeté de tous comme vilain et déléal, debvant bien plutôt aller lui aussi de vie à trépassement, que de laisser les bannières des ligues, ensemble ces braves compaignons et frères occis.*

Vendanges neuchâteloises.

On nous écrit du canton de Neuchatel:

Monsieur le rédacteur,

Nous sommes en pleines vendanges.

Quelle animation dans les vignes pendant le jour et, le soir, quel va-et-vient, quel vacarme dans le village! Les chars se suivent ou se rencontrent sans interruption; on entend résonner les gerles vides, traînées par de lourds attelages, et des clameurs d'enfants se mêlent à tout ce bruit.

Ce sont les vendanges, mais on se croirait plutôt en plein carnaval! Pendant que la jeunesse de l'endroit danse au son d'une bruyante musique, des groupes masqués circulent dans la rue et entrent par-ci par-là dans les maisons pour faire admirer leurs étranges costumes. Impossible de dire à quoi ils ressemblent: les uns nagent dans ce qui fut probablement la veste de noces de leur grand-père, tandis que leurs camarades, soi-disant leurs épouses, balayent les chemins avec les jupes maternelles.

Les toilettes sont complétées par des masques plus affreux les uns que les autres et derrière lesquels ces terribles enfants se croient tout permis.

Au milieu d'un groupe arrêté devant ma porte, et qui se consulte, me semble-t-il, sur le chemin à suivre, un couple simule une querelle de ménage, et les gifles d'aller leur train.

Enfin la joyeuse troupe se remet en marche pour aller tapager ailleurs. A peine a-t-elle disparu au tournant de la rue, qu'une voisine tout essoufflée et courant à la recherche de ses enfants, s'arrête et me dit:

— Ah! si vous saviez, quel tourment que d'avoir des garçons! Figurez-vous que les miens se sont échappés de la maison avec une provision de jupons et de bonnets! Ils m'ont vidé ma garde-robe, les vauriens!... Pouvez-vous comprendre que ces enfants se défigurent ainsi avec ces affreux masques!... Une fois les vendanges arrivées, on ne peut plus faire façon d'eux!

— Oui, mais ils rient de si bon cœur derrière leurs masques, Madame, répondis-je, qu'il serait cruel de troubler leur joie. Laissez-les chiffonner vos jupons dans lesquels ils se trouvent si heureux: le temps viendra assez pour eux où mascarades et rien au monde ne saura leur donner un bonheur si complet.

— C'est vrai, reprit-elle, qu'ils ne font pas grand mal, mais voyez-vous, je ne suis guère de bonne humeur aujourd'hui; ces vendanges me donnent du noir, et quand j'entends le bouillonnement du moût, dont tous les vases se remplissent, il me vient une foule de pensées tristes.

On dit que ce 93 sera terrible, et je me demande ce qu'il nous réserve. Tous ces tonneaux ne me présagent rien de bon, et quand j'y réfléchis, il me semble en-

tendre comme des bruits de guerre et des cliquetis de vaisselle cassée!

— Décidément, Madame, repris-je, vous avez le moral abattu; il vous faut faire un effort pour chasser tous ces soucis et espérer: c'est toujours ce qu'il y a de mieux à faire. Et pour le cas où vos tristes pressentiments se réaliseraient, j'ai un conseil a vous donner: Faites une ample provision de patience et procurez-vous un bon mastic pour raccommoder la faïence: avec ces deux armes vous pourrez attendre sans crainte les effets du 93.

Les détails qui précèdent intéresseront peut-être les lecteurs de votre journal. Ils leur donneront une idée de certain côté des mœurs du vignoble neuchâtelois, qu'on ne retrouve peut-être pas sur les bords du Léman, à La Côte ou à Lavaux.

Agréez, Monsieur le rédacteur, l'assurance de ma considération distinguée.

* * *

Les marins russes.

Le *Gaulois* publie d'intéressants détails sur l'existence du matelot russe, d'après des notes prises sur le vif dans les ports de mer français, car les marins russes croisent fréquemment sur les côtes de France; il est rare qu'il ne vienne pas chaque année quelque vaisseau de guerre de la marine impériale russe stationner sur les rives de l'Océan ou de la Méditerranée.

Et d'ailleurs, on nous parle tant de la prochaine visite de l'escadre russe à Toulon, que ces détails seront sans doute lus avec intérêt.

* * *

« ...Dès que le réveil a sonné, le premier soin du marin russe, qui a déjà rangé son hamac le long des bastingages, est de graisser et d'astiquer ses bottes... ces lourdes bottes qu'il n'emboîte que lorsqu'il descend à terre, car, été comme hiver, et par toutes les latitudes, il est toujours pieds nus...

Bientôt la cloche tinte par trois fois. C'est le moment de la prière en commun, sur le pont.

Le pope s'avance, suivi du commandant et de tous les officiers, très majestueux avec sa longue barbe, son étole lamée d'argent et son haut bonnet de velours violet; il commence ses chants, auxquels l'équipage répond à l'unisson, et ses psalmodies montent aux accents du plain-chant grec.

La prière se termine toujours par l'invocation: *Pour le Tsar*.

Au même moment, le drapeau blanc à croix de Saint-André bleue est hissé à l'arrière, tandis que les clairons sonnent et que les factionnaires de bâbord et de tribord le saluent d'une fusillade.

Et alors la vie du bord reprend; les baleinières commencent à défiler le long des flancs du navire; les fusiliers, la large cartouchière en bandoulière, manœuvrent avec leurs fusils Brédan, les canonniers font l'exercice derrière les immenses krupps ou font glisser sur leurs pivots les mitrailleuses Maxim ou leurs petites pièces à tir rapide.

* * *

Quand vient l'heure du repos, sur le gaillard d'avant, les hommes se groupent, l'un d'eux saisit son accordéon et commence une vieille chanson apprise là-bas sur les bords de la Néva ou à une foire de village... Car le marin russe est, comme le marin italien, musicien dans l'âme. Une bande de marins ne descend jamais à terre sans son accordéon: chaque bordée a le sien et son musicien de prédilection.

Aux chants succède la danse: la danse du paysan russe, si curieuse et si caractéristique.

Mais c'est surtout à terre que le matelot russe donne un libre cours à son exubérance, à ses instincts simples et affectueux à la fois.

Chez lui, dans sa patrie, le marin russe n'a guère à sa disposition, dans les *isbas* ou dans les cabarets, que de l'eau-de-vie et du thé... Aussi est-ce un régal sans pareil pour lui que de vider quelques bouteilles de bon gros bleu de France.

Très généreux, très bon garçon, le premier voisin est un camarade pour lui, surtout si ce voisin est un marin français; et il faut voir, à Brest, à Toulon ou à Cherbourg, tous ces groupes joyeux de frères d'armes déambulant et gambadant ensemble.

La confraternité ne connaît plus de bornes... Les bourses sont communes, et le matelot russe a une façon bien amusante et tout à fait personnelle d'apprécier un ami. C'est de troquer son béret à large calotte plate contre la coiffure du *mathurin* ou du *pékin*. Les deux uniformes français et russe se ressemblant assez, on ne sait plus alors reconnaître les siens.

Quand l'heure de la rentrée à bord a sonné, lorsque le canot-major est prêt à pousser, l'homme revient sur les quais, enchanté de sa journée, plus jovial, plus souriant, plus enfant que jamais... Ce sont alors des embrassades sans fin avec les canotiers de service, des façons naïves et touchantes qui font votre étonnement. Glissé dans son canot, sa joie est telle qu'il commence à esquisser une danse à grands renforts de coups de botte sur les bancs ou sur les épaules des hommes assis.

L'officier de service n'a alors plus qu'une ressource, c'est de faire saisir quelques solides filins dont le canot est toujours amplement muni, de faire ligotter soigneusement bras et jambes à ce compagnon de traversée dont la joie devient un danger pour tout l'armement, et de le faire glisser dans le fond de l'embarcation comme un colis encombrant dont on ne s'occupera plus qu'à l'arrivée à bord.

Le canot pousse vers la rade, tandis qu'au clapotement des avirons qui battent l'eau en cadence, répond du fond le chant de l'exhilarant permissionnaire, qui a remplacé ses gambades par les plus bruyants morceaux de son répertoire...

Au service, au combat, le matelot russe partage avec les soldats du Tsar cette force de caractère, cette énergie, cette endurance dans la lutte, qui font les combattants de race. »

L'homme qui rit.

L'homme de Victor Hugo n'est absolument pour rien dans l'histoire lamentable de mon visage, hélas! toujours souriant, ou plutôt qui rit toujours.

La nature a de ces caprices bizarrement stupides: en naissant — et malgré moi — j'ai pris un air goguenard qui, depuis, me cause les plus grands désagréments, tellement grands que j'en gémis nuit et jour sans me reposer un seul instant.

L'image du rire — et un rire diablement moqueur, ce qui est horrible — est empreinte sur mon *faciès;* c'est comme qui dirait un masque folichon appliqué sur ma figure.

Vous le voyez, j'ai les yeux clignotants, qui rient tout seuls; le nez avec des narines mobiles, qui se dilatent systématiquement, surtout lorsque je parle; la bouche élargie et entr'ouverte comme lorsque l'on s'éclaffe; les rides du rire partant de l'orbite jusqu'au menton; un air réjoui, épaté et plein de moquerie.

C'est une infirmité!

Et dire que je suis l'homme le plus morose, le plus triste, le plus embêté de la terre! Je suis d'humeur habituellement massacrante; tous les malheurs de l'existence humaine se sont appesantis sur moi. Je suis rageur, querelleur, sombre et misanthrope.

Et pourtant je ris toujours!

J'ai toujours l'air de me payer la tête de mon voisin, de tous ceux enfin qui m'entourent. Ma sacrée figure narquoise et folichonne m'en fait voir de toutes les couleurs. Au régiment, dès le premier jour, mes nouveaux camarades m'appelaient loustic, ignorant, les malheureux! que je n'ai jamais pu dire un mot drôle, n'en ayant jamais eu envie. Sur les rangs, le caporal me dit:

— Dites donc, vous, faut pas faire le malin, vous savez!... espèce de pierrot!

— Moi?... fis je étonné.

— Comment, vous répliquez en rigolant toujours?

— Mais, je ne rigole pas du tout!

— Ah! çà, vous me prenez pour une moule? fit le caporal furieux.

Passe un sergent qui me flanque deux jours de salle de police, pour avoir rigolé sur les rangs. Et les punitions recommençaient chaque fois que je sortais du clou. Et toujours pour le même motif.

C'était dégoûtant!